

La foire aux vanités

1 « Malaisie »

Stock a eu une riche idée en rééditant *Malaisie* d'Henri Fauconnier qui a eu le Goncourt en 1930 (328 p., 55 F). Comme la plupart des bons romans, *Malaisie* est un livre qui date. Les chefs-d'œuvre intemporels que les siècles n'atteignent pas, on ne les trouve que dans les manuels de littérature. Simone de Beauvoir qui avait lu Valéry en cachette de Sartre aimait à dire : « *Tous les chefs-d'œuvre sont mortels et c'est pour cela qu'ils nous touchent encore !* » Stock, qui ne se refuse rien ces temps-ci, n'a pas hésité à demander à Pierre Boule une préface. Pierre Boule, on ne pouvait mieux choisir. Comme Fauconnier, il a été planteur en Malaisie. Il s'est battu en Birmanie. Il a écrit *le Sortilège malais*.

Il nous raconte que lorsqu'il s'est embarqué pour la Malaisie, longtemps après Fauconnier — on a sa coquetterie — mais tout de même avant la guerre de 39, il n'a emporté avec lui que trois ou quatre livres, dont *Malaisie*. Il a même connu la maison du héros principal, Rolain, la *Maison des Palmes*, qui sert de titre à la deuxième partie du livre. « *Ce nom lui est resté ; elle existait encore de mon temps et je pense qu'elle existe toujours. Les divers PD G qui se sont succédé dans la société que le pionnier Fauconnier avait contribué à fonder l'ont conservées (...). Ils en ont fait une sorte de résidence secondaire (...). De riches tapis décorent les parquets et des salles de bains luxueuses remplacent la pièce d'eau où Fauconnier s'aspergeait en puisant l'eau d'une jarre avec une sorte de louche.* »

Mais le toit couvert de feuilles de palmier en forme de croissant est resté le même. Boule a passé une nuit dans cette maison. « *Je n'ai guère dormi.* » La rivière, le cri monotone des oiseaux qui la hantent, l'esprit de Fauconnier... Pour que notre bonheur soit parfait, il ne manque à cette préface qu'une chose : quelques détails sur la vie d'Henri Fauconnier. Deux fois rien : quand il est né, quand il est mort, s'il a écrit d'autres livres. Stock n'est guère plus bavard que Boule sur ces points. Le renseignement, que cette maison souligne avec éclat en quatrième de couverture, vous le connaissiez déjà : *Prix Goncourt 1930*. Il faut comprendre Stock : depuis sa fondation, Fauconnier a été son unique Goncourt !

Un homme qui aurait pu me renseigner sur Fauconnier, sur cette famille en général, qui savait tout d'elle, c'est Chardonne. Chardonne — qui sous son vrai nom de Boutelleau avait racheté en 1921 avec Maurice Delamain cette maison d'édition plus ancienne qu'illustre comme disait déjà Louis XIV des Roches — me parlait souvent dans ses lettres des Fauconnier. L'ennui, c'est que je les ai égarées et, pour être tout à fait sincère, à la fin des années 50, Henri Fauconnier et sa Malaisie n'étaient pas mes préoccupations majeures. Pour moi, la grande époque de ce roman avait été 1942, quand la Malaisie était envahie par les Japonais et que Singapour avec ses canons bêtement tournés vers la mer capitulait sans gloire. Et plus tard, après avoir vu l'admirable *Story of Dr Wassel* de Cecil B. De Mille, quand les Champs-Élysées étaient encore une suite immense de salles obscures, je me suis servi de ce roman pour imaginer Gary Cooper avec ses ambulances, ses infirmières, clopinant d'une île à l'autre afin d'échapper avec tous ses blessés aux diables

jaunes, aux zéros qui s'écrasent après avoir piqué à mort leurs proies.

2 Le blasphème

Pour revenir à mes dadas, les dictionnaires de littérature des cinq dernières années sont, comme il fallait s'y attendre, muets sur Fauconnier. Dans le Larousse de Demougin, qui ne manque pourtant pas de place avec ses deux mille pages, nous passons sans transition de l'article *Faucon maltais* à Faulkner. Parmi les deux cents collaborateurs, il ne s'en est pas trouvé un seul pour oser lever le doigt et murmurer : Et Fauconnier alors ? Pas une ligne, pas un mot, pas un regard, pas une larme ! J'en viens à me demander, si chez ce Larousse-là, il ne suffit pas d'être un planteur français pour être aussitôt frappé d'ostracisme. C'est pousser loin l'anticolonialisme !

On ne me fera jamais croire que si Demougin, le maître d'œuvre, avait demandé gentiment à Jean-Edern Hallier et à Philippe Sollers de lui prêter à charge de revanche deux lignes chacun sur les 143 qu'ils totalisent en faveur d'Henri Fauconnier, ces deux cœurs d'or se seraient récusés. Le lecteur du XXI^e siècle a-t-il vraiment besoin de savoir que Jean-Edern Hallier avait posé sa « *candidature aux élections européennes (1979) puis à la présidence de la République (1981)* », que le même est parti en « *exil (en Irlande, en 1980)* », a subi un « *enlèvement (avril 1982)* » ? Tant de minutie gêne : et pourquoi pas la date de sa première dent de sagesse ? Quant à Sollers, sa place dans la littérature universelle sera-t-elle moins « importante » si nous ignorons qu'« *au départ, il y a une vocation d'écrivain traditionnelle, mais fondée sur la nette conscience de la double béance entre l'homme et le langage d'une part, entre le langage et le monde d'autre part* » ? Avec toutes ces bonnes lignes gagnées, Larousse-Demougin aurait pu me trrousser un Fauconnier-express qui m'aurait ôté un sérieux doute !

Poussons le blasphème jusqu'à ses ultimes conséquences. Il est évident que *Malaisie* est un livre honorable que l'on peut lire avec plaisir. Ce n'est pas si mal après cinquante-sept ans. Il m'a fallu téléphoner à une amie pour retrouver le titre exact du dernier livre d'Hallier, *l'Évangile du Fou*, paru il y a six mois, et consulter les *Succès de la Semaine de l'Express* pour savoir que si Sollers était sixième dans la grille, c'était pour *le Cœur absolu*. Sur ces deux romans, je me souvenais au moins d'une chose, c'est que, malgré toute ma mauvaise volonté, je n'avais pu en venir à bout. La presse qu'ils ont eue ne prouve rien. La critique n'a plus le temps d'expliquer dans le détail pourquoi elle n'a pas aimé un livre d'un auteur connu. Elle déteste passer pour jalouse ! Au risque de vous déplaire, je ne suis pas sûr que le lecteur soit mieux outillé que le critique professionnel. Il en va de vos jugements sur les romans dont on parle, comme de ce qui se passe quand on a retenu longtemps à l'avance une table dans un restaurant qui affiche complet : on s'en faisait une fête, c'est si cher que l'on croit que c'est bon. Et parfois ça l'est !

Sollers est devenu une marque. Il joue le rôle, chez Gallimard, des écrivains morts : à mi-chemin du maître-d'hôtel et du maître de

maison. Hallier nous donne la confortable impression de posséder le scandale à domicile. Si Hallier avait du génie, il serait bien le dernier à le savoir, tant il s'en est persuadé avant et après l'heure ou l'œuvre. C'est sa punition. Quant à ses lecteurs, assourdis par son tintamarre, ils sont devenus sourds. Ce n'est pas grave, le génie n'est qu'un détail, il suffit de travailler pour l'oublier.

3 Nouvelles presque brèves

Comme ouverture du Salon du livre, jeudi matin, jeudi dernier, cette remise des gutenbergs n'avait pas mauvaise allure. Pour recevoir ou pour remettre nos statuettes, nous avions l'air moins cabots que ceux dont c'est la profession. Et ce n'était pas l'évidence que les écrivains seraient plus simples sur la scène que des acteurs, des metteurs en scène, des gens du théâtre. Vite fait, vite dit, vite expédié ! Bien sûr un gutenbergs compte moins dans la vie d'un écrivain qu'un oscar ou même un César dans le destin des gens de la scène. De savoir si c'est Patrick Besson ou Didier Van Cauwelaert qui est le plus grand espoir des lettres françaises ne semble pas faire battre le cœur des jeunes filles dans les chaudières. Félicitons donc Alain Aubry du Grand Livre du mois, et Luil l'Espiègle, d'avoir songé à dégoûter une corporation qui, hors la saison des prix et le vendredi, a tendance à hiberner.

Il me semble que M. Pasqua, cette fois-ci, n'a pas eu la main heureuse dans sa tentative de faire parler de lui ! La loi de 1949 requinquée, le rétablissement d'une certaine censure, c'était tout de même un peu gros en ces temps de célébration du livre ! Ça n'aurait dû tromper personne. Sur tout ne bronchons pas, ne nous mobilisons pas, ne signons pas de pétitions, c'est ce qu'il cherche, c'est ce qu'il souhaite, le bougre ! Pasqua a dit « loi de 1949, protection de la jeunesse », comme un enfant aurait proféré à table : « caca ! », pour voir les grandes personnes sursauter. Pasqua ne veut plus quitter la scène, que ce soit tous les jours pour lui : « Questions à domicile ». En vérité, M. Pasqua n'aime que les journalistes, les écrivains. C'est un de ses oncles qui me l'a confié. Tout ce qui est police, maintien de l'ordre, l'ennui. Quand nous devenons rouges d'indignation, il se marre.

— Je lis d'une traite et sans déplaisir *l'Éloge des intellectuels* de Bernard-Henri Lévy (chez Grasset, 55 F). Quand les jeunes gens vieillissent, ils perdent souvent leur aplomb et du même coup leur charme. Rien à craindre de semblable chez BHL. A-t-il une idée, c'est aussitôt le 18 juin. Nous allions devenir des veaux, il nous somme de rallier son étendard. Ce n'est pas un livre, ce n'est pas un essai, c'est une proclamation. On se sent bousculé, électrisé. Comme j'aurais aimé pouvoir lui confier quelques pages de libre qui auraient traîné dans mes tiroirs et qui auraient pu s'épanouir dans la collection « Figures » (chez Grasset). Quoi de plus exaltant pour un vieux bonhomme que d'apparaître fugitivement en note dans son essai. Etre, par exemple, un Scarpetta, un Jacques Henric que BHL annote ainsi en marge de la copie : « *Depuis le bel essai de Jacques Henric...* ». Et c'est vrai que l'on est presque toujours d'accord (pas toujours, j'y reviendrai) avec ce qui proclame haut et fort BHL, cet admirable *porte-parole*. Est-ce sa faute à lui si, faute de parole, il doit aussi la simuler ?